

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

HORS-SÉRIE

Actes du colloque international

**ÉMERGENCE
ET RECONNAISSANCE**



Volume I - Bouaké, les 03, 04 et 05 Août 2017 Côte d'Ivoire

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : *administration@perspectivesphilosophiques.net*

Site internet : [http:// perspectivesphilosophiques.net](http://perspectivesphilosophiques.net)

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Dr. N'dri Marcel KOUASSI**, Maître de Conférences
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr. Assouma BAMBA**, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Dr. N'Dri Marcel KOUASSI, Maître de Conférences, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Dr Abou SANGARÉ, Maître de Conférences
Dr Donissongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Dr Steven BROU, Maître de Conférences
Secrétaire de rédaction : **Dr Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

Allocution du Président du Comité d'Organisation	1
Allocution du Directeur du Département de Philosophie.....	3
Allocution du Président de l'Université.....	7
Allocution du représentant du parrain.....	11
Avant-propos : Argumentaire.....	13
PLÉNIÈRES.....	15
De quoi émerger ? Une phénoménologie de l'interrogation	
Issiaka-P. Latoundji LALÉYË.....	16
L'émergence : expression du mouvement de la substance libérée en concept	
Augustin Kouadio DIBI.....	37
Cheikh Anta Diop entre nihilisme et reconnaissance ou de la condition de l'émergence globale	
Thiémélé L. Ramsès BOA.....	42
ATELIERS.....	50
SOUS-THÈME I : ÉTHIQUE, ONTOLOGIE ET ALTÉRITÉ.....	51
La crise des migrants ou l'épreuve de la reconnaissance : diagnostic d'une figure immergente de l'hospitalité	
Abou SANGARÉ.....	52
Da-sein comme chemin de l'émergence : du conformisme à l'excellence	
Alexis Koffi KOFFI.....	67
Du penser nietzschéen de l'économie de la connaissance comme socle de l'émergence africaine	
Baba DAGNOGO.....	80
SOUS-THÈME II : CULTURE ET DÉVELOPPEMENT.....	98
Justement l'émergence des états informels d'Afrique	
Assouman BAMBA.....	99
La conscience et la reconnaissance de la complexité comme conditions d'émergence en contexte d'épistémologie postcritique	
Auguste NSONSISSA.....	118
L'éducation chez Platon, socle d'émergence et de reconnaissance anthropocentrées	
Donissongui SORO.....	137
Langues nationales et émergence de l'Afrique noire chez cheikh Anta Diop	
Issaka SAWADOGO.....	155
L'émergence langagière par le français ivoirien, un gage de réconciliation	
Joachim KEI.....	170

SOUS-THÈME III : UTOPIE ET GOUVERNANCE.....	183
La question de l'émergence de l'Afrique dans le roman africain : de l'effet de mode à l'utopie de la reconnaissance identitaire	
David Sézito MAHO.....	184
L'émergence des pays africains entre doute et espoir	
Décaïrd Koffi KOUADIO.....	203
Regards de R. Aron et P. Hassner sur la politique de puissance et l'instabilité	
Nassirou Ounfana IDI.....	218
SOUS-THÈME IV : TECHNOSCIENCE ET PROGRÈS.....	236
Émergence des états postcoloniaux d'Afrique : contre ou par-delà la rationalité technoscientifique ?	
Kouamé YAO.....	237
Le projet cartésien d'une philosophie pratique et le défi de l'émergence en Afrique	
Mahamoudou KONATÉ.....	251
Émergence de la philosophie pratique et reconnaissance chez Descartes : une contribution à l'émergence de l'Afrique	
Marcel Silvère Blé KOUAHO.....	270
Émergence et reconnaissance : lecture bachelardienne du développement par enveloppement	
Stevens Gbaley Bernaud BROU.....	283
SOUS-THÈME V : ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ.....	299
La justice sociale à l'épreuve de l'émergence en Afrique subsaharienne : Rawls et Frazer	
Faloukou DOSSO.....	300
Justice et reconnaissance dans une société pluraliste : les États-nations d'Afrique à l'épreuve de l'émergence	
Marcelin Kouassi AGBRA.....	314

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives*

Philosophiques est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DU COMITÉ D'ORGANISATION

Mesdames, messieurs, honorables invités, en vos rangs, grades et qualités, chers amis de la Presse, chers Étudiants,

Je voudrais, avant tout propos, remercier le Professeur **Fie Doh Ludovic**, Chef du Département de Philosophie, de l'honneur qu'il nous a fait, à l'ensemble du comité de coordination et à moi-même, de nous avoir confié l'organisation de ce colloque. C'est au nom de cette équipe que j'ai eu plaisir à diriger, et que je remercie, que je prends la parole ce matin pour souhaiter à tous et à chacun la cordiale bienvenue en Côte d'Ivoire et à Bouaké.

Mesdames et messieurs,

Le lieu qui nous accueille pour ces moments de réflexion est l'**Université**. L'essence de cette école supérieure ne peut parvenir à la puissance qui est la sienne que si, avant tout et toujours, les **Départements** qui en constituent les poches d'animation sont eux-mêmes dirigés par le caractère inexorable de leur mission : Éveiller et faire briller la lumière. Mais, y a-t-il meilleure manière de faire briller la lumière que d'organiser un colloque qui, comme le mot lui-même l'indique, est un lieu, une occasion qui fait se tenir ensemble des sachants pour rendre un concept fécond en le questionnant convenablement ? Ainsi, le Département de philosophie, pour l'occasion qu'il offre à toute cette crème de pouvoir s'exprime sur « **Émergence et reconnaissance** », vient pleinement assumer l'obligation qui est la sienne de répondre à l'appel de l'Université.

Mesdames et messieurs,

Permettez qu'à ce niveau de mon propos, j'adresse les sincères remerciements du comité d'organisation à Monsieur le Ministre des Infrastructures économiques, **Docteur Kouakou Koffi Amédé**, notre Parrain, représenté ici par Monsieur **Ekpini Gilbert**, son Directeur de Cabinet, pour son soutien et ses conseils. Je tiens également à remercier Madame le Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, le **Professeur Bakayoko-Ly Ramata**, représenté ici par le **Professeur Bamba Abdramane**, Directeur de la recherche au Ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche scientifique, pour ses encouragements.

Chers participants, le comité d'organisation a travaillé avec engagement et dévouement pour vous offrir les meilleures conditions d'accueil possibles. Mais malgré cet engagement et cette volonté des imperfections pourraient être constatées. Je voudrais, au nom du comité d'organisation, solliciter votre indulgence pour ces faiblesses liées certainement à la finitude de l'homme.

Mesdames et Messieurs, nous sommes à une messe de la parole. Et de la parole le sage Abron, **Kwabenan Ngboko**, dit:

« **Kasa Bya Kasa. Kasa Yè Ya. Kasa Kasa a. Kasa Krogon** », qui se traduit comme suit :

« Toute parole est parole. Parler est facile et difficile. Qui veut parler, doit parler clair, bien, vrai ». Puisse la transcendance permettre à chacun de parler **clair, bien et vrai**.

Je vous remercie

Monsieur Abou SANGARÉ
Maître de Conférences

ALLOCUTION DU DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

Monsieur le Directeur de la recherche, Professeur Bamba Abdramane, Représentant
Madame le Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique,
Professeur Bakayoko-Ly Ramata,

Monsieur le Directeur de Cabinet, Monsieur Ekpini Gilbert, représentant le M. le
Parrain, le Ministre des infrastructures économiques, Docteur Kouakou Koffi Amédé,

Monsieur le Président de l'Université Alassane Ouattara

Monsieur le Doyen de l'UFR Communication, Milieu et Société

Mesdames et Messieurs les Doyens des UFR,

Mesdames et Messieurs les Directeurs de Centres et Chefs de services,

Mesdames et Messieurs les chefs de Départements

Mesdames et Messieurs les Enseignants-Chercheurs, chers collègues,

À nos invités et collègues venus du Burkina Faso, du Sénégal, du Congo
Brazzaville, du Niger, de la France et des universités ivoiriennes,

Chers étudiants,

Chers représentants des organes de presse,

Chers invités,

Mesdames et Messieurs,

Qu'il me soit permis, avant tout propos, en ma double qualité de chef de
Département et de Directeur de Publication de la revue *Perspectives Philosophiques*, de
remercier très sincèrement Madame le Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la
Recherche Scientifique, Le Professeur Bakayoko LY-Ramata, pour avoir accepté la
présidence de ce colloque.

Cette rencontre scientifique est organisée sous le parrainage du ministre des
infrastructures économiques, Docteur KOUAKOU Koffi Amédé. Si nous sommes en
ces lieux ce matin, c'est grâce à sa sollicitude, son esprit d'ouverture et son désir de
voir la réflexion se mettre au service de l'homme, de la société.

Nos remerciements vont également aux autorités de notre université, notamment au Président, le Professeur Lazare Marcellin POAME, pour l'appui institutionnel, à Monsieur le Doyen de l'UFR Communication, Milieu et Société, Professeur Azoumana OUATTARA pour ses conseils et encouragements,

Nos remerciements vont enfin au Comité d'organisation de ce colloque et à tous ceux qui ont effectué le déplacement à Bouaké, témoignant ainsi leur intérêt pour la chose scientifique, à toute la presse, venue couvrir cette manifestation.

Mesdames et Messieurs, lorsque qu'une après-midi de 2015, à notre bureau, le Professeur Kouakou et moi, entourés des collègues, membres du comité de rédaction de la revue *Perspectives Philosophiques*, envisagions d'organiser un colloque international, parce que convaincus que le monde universitaire ne peut vivre sans ce type de rencontres, nous étions loin, bien très loin de penser que ce moment réunirait aujourd'hui ces illustres invités que vous êtes, autorités administratives et politiques, chercheurs, enseignants-chercheurs, étudiants, venant d'horizons divers.

Deux motivations ont été à l'origine du choix de thème de ce colloque.

Nous sommes des universitaires, mais citoyens d'un pays. Il est de notre devoir de penser notre société. Nous le savons tous, l'émergence, en Côte D'Ivoire, est promue et sous-tend la gouvernance actuelle. Il nous revient d'accompagner le politique dans sa quête d'un bien-être du citoyen. Platon, dans la *République*, révèle que le désordre social apparaît quand chacun ne respecte pas sa fonction. Nous ne sommes pas des hommes politiques, mais des penseurs voulant apporter leur contribution à la quête du plein épanouissement de l'homme, de tout homme. Nous le ferons dans le respect du jeu intellectuel et de l'éthique universitaire. C'est pourquoi nous mettrons l'accent sur la dimension sociale de l'émergence.

En ce sens, il s'agira d'apporter un éclairage sur les enjeux de l'émergence qui semblent se résumer en des chiffres, en des termes économétriques, au point de penser qu'un pays émergent se caractérise par un accroissement significatif de son revenu par habitant. Et pourtant, l'émergence n'est pas uniquement cela, c'est pourquoi nous mettons ce concept en rapport avec la reconnaissance. Expression d'un besoin de visibilité, de respect, de dignité que chacun estime dus, la reconnaissance semble bien être la condition de l'épanouissement du sujet ou du groupe, et son aptitude à participer

à la construction de la vie publique. Il s'agira de voir, pendant ce colloque, si l'émergence peut s'accommoder du déni de reconnaissance.

Pour notre génération prise, en effet, dans le vertige de la rationalité instrumentale, dans une société de plus en plus atomisée, caractérisée par l'oubli de la reconnaissance, qu'il soit individuel, fondé par le sujet universel de type kantien d'approche honnetienne, ou collectif, culturel ou politique de la perspective de Charles Taylor, symptôme d'un monde aplati, en quête d'une autodétermination anthropocentrique incertaine, il est impérieux de repenser notre rapport aux autres mais à nous-mêmes. Dans notre société technocapitaliste et totalitaire caractérisée par l'uniformisation des cultures et des comportements, en effet, il n'est pas aisé pour l'individu d'entretenir des rapports véritablement humains et vrais avec lui-même et avec autrui. Inscrit dans une logique capitaliste, l'homme semble agir désormais par calcul rationnel de ses intérêts, observateur à distance du jeu des forces et des chances de gains, loin de toute empathie avec les autres humains. Ce rapport froid et désenchanté au monde consiste à traiter ce monde et les êtres qui l'habitent comme des objets. Cette réification va jusqu'à la fragilisation de l'auto-reconnaissance. La réification comme telle est un oubli de la reconnaissance qui ne peut être réparé que par le ressouvenir d'une existence avec les autres en société. C'est pourquoi, il convient de convoquer l'émergence au tribunal de la raison critique.

Ce colloque a pour ambition de :

- Discuter et débattre autour de sujets relevant du social, de l'éthique, des droits de l'homme et de la culture ;
- Présenter, dans une approche systémique les conditions de l'émergence ;
- Mettre en évidence la nécessité d'une approche interdisciplinaire dans la recherche de l'émergence ;

Nous voulons alimenter le débat, faire de ce moment un lieu d'incubation de la décision politique, c'est-à-dire permettre au politique de faire un choix éclairé.

Mesdames et Messieurs, au sortir de ce colloque, nous comprendrons aussi certainement que la philosophie ne consiste pas à tenir des discours oiseux de types à hypostasier les conditions sociales d'existence de l'homme. En ce sens, les Francfortois, notamment Adorno affirme que si la philosophie ne veut rester à la remorque de l'histoire,

elle doit suspecter tout le réel. La philosophie est plus qu'un passe-temps pour des intellectuels qu'on qualifierait de désœuvrés. Ce colloque est un appel à la communauté, un appel à sortir de notre particularité pour retrouver le cosmos des éveillés, qui est pour nous le monde de la pensée, devant projeter sa lumière sur l'univers traversé pas les avatars de la modernité. Ce rôle sociétale de la philosophie convaincra certainement nos autorités afin d'ouvrir le Département de Philosophie de l'Université Peleforo Gon Coulibaly. Annoncé depuis au moins quatre ans, ce Département, malgré le nombre de docteurs en philosophie y affectés, n'existe pas encore.

Je vous remercie

Monsieur Ludovic FIE DOH

Professeur Titulaire

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DE L'UNIVERSITÉ

Monsieur le Représentant du Ministre des Infrastructures économiques,
Monsieur le Représentant de Madame le Ministre de l'Enseignement Supérieur et
de la Recherche Scientifique,
Monsieur le représentant du Préfet de Région,
Monsieur le représentant du Président du Conseil régional,
Monsieur le Maire de la Commune de Bouaké,
Madame et Monsieur les Vice-Présidents de l'UAO,
Monsieur le Secrétaire général,
Madame la Directrice du CROU,
Madame et Messieurs les Doyens des UFR,
Messieurs les Directeurs de Centre,
Mesdames et Messieurs les Chefs de service,
Mesdames et Messieurs les Chefs de département,
Madame et Messieurs les experts,
Mesdames et Messieurs les Enseignants-Chercheurs,
Chers collaborateurs du personnel administratif et technique,
Chers étudiants,
Chers amis de la presse,
Mesdames et Messieurs,

C'est avec un plaisir partagé par tous les acteurs de l'Université Alassane Ouattara que je prends la parole, ce matin, à l'occasion du colloque international sur la thématique de l'émergence en lien avec la Reconnaissance, organisé par le Département de philosophie.

L'effectivité de ma joie singulière est structurée par l'idée que le Département de Philosophie de l'Université Alassane Ouattara continue de faire jouer à ses principaux animateurs le rôle qui doit être le leur, à savoir celui de toujours passer au crible de la

pensée critique les idées, les concepts à visée développementaliste, marqués du sceau de l'ignorance, de la connaissance approximative ou d'une vulgarisation brumeuse.

C'est le sens qu'il me plaît de donner à ce colloque dont je salue la tenue à Bouaké, à l'Université Alassane Ouattara, car il permettra certainement de mettre au jour et à jour la complexité du concept d'émergence, ses dimensions et ses usages multiples, perceptibles à travers les discours politiques, les débats de salon et les rencontres scientifiques. Qu'est-ce que l'émergence ? Telle est la question inévitable à laquelle ce colloque devra donc répondre.

Pour ma part, une appréhension globalisante du phénomène me permet d'affirmer que si le concept a bien évolué depuis son émergence au début du 20ème siècle, il apparaît à la conscience de l'analyste averti comme un mouvement ascendant, porté par une totalité cohérente et conquérante, orientée vers une fin économiquement et socialement désirée. L'émergence est un élan construit et constant préparant à un saut qualitatif. D'un point de vue sociétal, elle suppose et présuppose une double modernisation, celle des infrastructures et des institutions.

Autrement dit, nous attendons de ce colloque une bonne archéologie du concept d'émergence, affranchi des premières ébauches des émergentistes. Ce sera l'occasion de prémunir ce dernier contre les extrêmes de l'émergentisme technocratique et du logocentrisme émergentiste.

En effet, en ses dimensions ontique et ontologique, l'émergence peut donner lieu à des usages allant du technocratique au logomachique en passant par l'économocentrique et le propagandiste. Elle doit, de manière impérieuse, se distinguer des notions connexes, susceptibles de la rendre brumeuse, notamment la résurgence et la jactance qui sont en fait des surgissements erratiques.

C'est pourquoi, nous attendons également de ce Colloque une consolidation sémantique impliquant le polissage du concept d'émergence sans polysémie rébarbative afin de faire émerger poliment une mentalité neuve, novatrice et constamment innovante sous-tendue par un besoin rationnel de reconnaissance.

Mesdames et Messieurs, l'émergence étant la chose la mieux partagée dans tous les pays en développement dont les citoyens aspirent à un mieux-être, cette mentalité

nouvelle devra s'incarner dans un nouveau type de citoyen, caractérisé par le respect polyforme et exemplaire, transcendant les frontières de l'anthropos et avec la force du besoin de reconnaissance, porté sur les fonts baptismaux par la dernière figure de l'École de Francfort, Axel Honneth.

La consolidation sémantique dont il est ici question devra s'accompagner d'une vulgarisation scientifique du concept d'émergence. Ce type de vulgarisation doit permettre de sortir le vulgaire de sa minorité au sens kantien du terme et de son ignorance pour le réconcilier avec les valeurs fondatrices de l'Émergence sociale parmi lesquelles le sens du civisme et le culte du travail.

Fort heureusement, la Côte d'Ivoire, consciente du poids des impondérables susceptibles de peser lourdement sur sa marche vers l'émergence, a adopté la voie prudentielle, plus réaliste, celle qui recommande de fixer un horizon et non une date. D'où l'expression « horizon 2020 » qui traduit une temporalité élastique et raisonnable.

Mesdames et Messieurs, je voudrais, à ce stade de mon propos, adresser les remerciements de l'Institution à Monsieur le Président de la République et à son gouvernement pour avoir pris la pleine mesure du défi que constitue l'émergence pour tous les pays africains en voie de développement, en situation de mal développement ou en passe d'être développés.

Je tiens également à remercier spécialement Madame le Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, le Professeur Bakayoko-Ly Ramata. En effet, sous la houlette de notre Ministre de tutelle et des acteurs des Universités, l'on assiste à une mue de l'Enseignement supérieur, appelé à apporter sa contribution à la marche de la Côte d'Ivoire vers l'Émergence. J'en veux pour preuve ce colloque dont je félicite les initiateurs et les organisateurs qui n'ont ménagé aucun effort pour réunir, sur le sol de l'UAO, les enseignants-chercheurs et les experts nationaux et internationaux susceptibles de débroussailler le terrain toujours en friche de l'Émergence.

Je ne saurais clore mon propos sans exprimer ma profonde gratitude au Représentant du Ministre des infrastructures, Monsieur Gilbert Ekpini, porteur d'un précieux message de la part du Ministre Amédé Koffi Kouakou, au Représentant du Ministre de l'Enseignement supérieur, le Professeur Bamba qui, bien qu'averti à la dernière minute, a tenu à effectuer le déplacement. Permettez enfin que j'exprime ma

gratitude aux Autorités de la ville de Bouaké. Je pense précisément au Préfet Konin Aka dont le soutien ne nous a jamais fait défaut, au Président du Conseil régional, Monsieur Jean Kouassi Abonouan, pour sa sollicitude constante et au Maire Nicolas Djibo, notre partenaire exemplaire. Je n'oublie pas tous ceux qui ont accepté (étudiants, travailleurs, hommes politiques), ce matin, de consacrer une partie de leur temps à l'Émergence philosophiquement interrogée.

Je vous remercie

Professeur Lazare POAMÉ

ALLOCUTION DU REPRÉSENTANT DU PARRAIN

Mesdames et Messieurs,

Je voudrais, de prime abord, vous exprimer les sincères regrets du Dr. Kouakou Amédé, Ministre des Infrastructures Économiques, de n'avoir pas pu personnellement être présent à cette cérémonie d'ouverture, en tant que parrain de ce Colloque de la pensée philosophique sur le thème « Émergence et Reconnaissance ».

C'est donc un réel honneur, pour moi, qu'il m'ait désigné pour le représenter à ce colloque, en présence des plus hautes sommités de la réflexion philosophique de notre pays.

Mesdames et Messieurs,

L'Émergence ! Voici un concept qui est aujourd'hui entré dans le vocabulaire de tous les ivoiriens et qui est devenu, pour certains, simplement un slogan politique ; au point où ce terme, qui est sensé traduire, avant tout, un niveau de développement économique et social, est galvaudé du fait d'une utilisation à tort et à travers.

Par ailleurs, l'une des difficultés majeures de nos pays, dans l'approche socio-économique du concept de l'émergence, est de définir le référentiel par rapport auquel s'apprécie le niveau de développement. En somme, par rapport à quel pays doit-on comparer le niveau de développement économique et social de nos États afin de savoir s'ils sont émergents ou non ; d'où la notion de « Reconnaissance » !

En un mot, quelle entité est habilitée à reconnaître l'Émergence ? Sur quelles bases s'établit cette Reconnaissance et comment se décerne cette Reconnaissance ?

Mesdames et Messieurs,

Il ressort donc, de ce bref examen du concept de l'émergence, que le thème « Émergence et Reconnaissance » retenu pour votre colloque qui s'ouvre ce jour est des plus pertinent et d'actualité.

En effet, pour reprendre la célèbre pensée de Boileau, « **Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement - Et les mots pour le dire arrivent aisément** »,

Si donc le concept de l'Émergence est mieux compris et donc mieux conçu pour nos pays, il s'énoncera clairement en termes d'une meilleure orientation des politiques

de développement sociales et économiques ; et les mots pour le dire, c'est-à-dire leur explication à nos populations, seront plus aisés parce que ces populations verront concrètement les impacts de ces politiques dans leur quotidien.

Éminents et distingués Professeurs !

Lorsqu'autant de Maîtres du penser sont réunis, moins longs doivent être les discours afin de laisser place à la libre expression du savoir.

Je voudrais donc clore mes propos sur ces mots et déclarer, au nom du Dr. Kouakou Amédé, Ministre des infrastructures Économiques, ouvert le Colloque « Émergence et Reconnaissance ».

Je vous remercie !

Monsieur Gilbert EKPINI,

Directeur de Cabinet du Ministre des Infrastructures Économiques.

AVANT-PROPOS : ARGUMENTAIRE

Plus qu'un vocable, le concept d'Émergence se pose, dans les pays en voie de développement, comme un objectif à atteindre *hic et nunc*. Le flux temporel qui semble le porter à l'horizon se spatialise à l'aune des aspirations et des potentialités économiques de chaque État. La Côte d'Ivoire l'attend de 2020 ; le Sénégal, de 2025 ; le Cameroun, de 2035, etc. Et contre Lamartine, chacun murmure : « Ô temps, accélère ton vol ! ».

On parle d'émergence, concept introduit par les économistes de la Société financière Internationale (SFI) dans les années 80, pour désigner initialement les pays en pleine croissance et qui mériteraient la confiance et la reconnaissance des investisseurs privés, mobilisant ainsi les ressources pour le financement des différents programmes et projets. L'émergence correspond à un début d'industrialisation, de croissance forte et durable, et de modernisation des institutions de l'État.

Si l'émergence est devenue le leitmotiv du discours politique désormais indissociable de l'économie, c'est parce qu'elle semble s'inscrire dans un dualisme ontologique avec la reconnaissance. La dynamique de l'intersubjectivité pose au moi la réalité de l'autre comme un autre moi qui s'offusque des formes aliénantes. Elle traduit aussi le retour à l'autre, dans l'ordre du symbolique, de ce dont on lui est redevable.

Ainsi, le statut de pays émergents se manifeste aux États sous-développés comme le gage de leur reconnaissance non seulement en tant qu'espaces d'opportunité renvoyant au devoir de reconstruction, mais aussi en tant qu'entités-sujets devant bénéficier, en raison de leurs performances économiques, de l'estime et de la confiance des investisseurs internationaux. Estime, confiance et respect, c'est d'ailleurs en ces termes que Honneth marque le renouveau du concept de Reconnaissance. Cette reconnaissance, en tant que valeur significativement proche des valeurs de considération et de récompense, est aussi celle des populations exigeant de plus en plus une redistribution équitable des richesses.

En outre, la dialectique entre émergence et reconnaissance est interactive et signifie, de ce fait, que la reconnaissance peut fonder et légitimer l'émergence, qu'elle peut la catalyser et l'entretenir. Dès lors, saisir l'émergence unilatéralement, c'est la dévoyer, la galvauder, et c'est ignorer son lien irréductible, originel et non-monnayable avec la Pensée. Aussi est-il nécessaire de la saisir dans la pleine mesure de son être, de

son essence pour mieux articuler sa relation avec le devoir de reconnaissance. N'est-il donc pas venu le moment de la reconnaissance si tant est que les pays émergents sont ceux dans lesquels les niveaux de bien-être des populations, les taux substantiels des opportunités d'emploi convergent vers ceux des pays développés ? Quelles sont les réflexions et actions à mener pour rendre compatibles les concepts d'Émergence et de Reconnaissance ?

C'est pour répondre à cette convocation du penser, que le Département de philosophie de l'Université Alassane Ouattara a choisi de mobiliser la réflexion autour du mécanisme d'osmose et de dialyse entre Émergence et Reconnaissance à partir des sous-thèmes suivants :

- Éthique, Ontologie et Altérité
- Culture et Développement
- Gouvernance politique et Utopie
- Technosciences et Progrès
- Économie et Société.

DU PENSER NIETZSCHÉEN DE L'ÉCONOMIE DE LA CONNAISSANCE COMME SOCLE DE L'ÉMERGENCE AFRICAINE

Baba DAGNOGO

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

Baba.dagnogo@yahoo.fr

Résumé :

La politique de développement adoptée par l'Afrique s'articule autour de trois facteurs : le développement technologique, la puissance démographique et la puissance économique. Le paradoxe de l'imbrication de ces facteurs est qu'elle apportera le développement en Afrique, mais sans que les Africains ne se développent. Alors, pour que l'émergence de l'Afrique ne soit pas une simple transplantation de développement, il faut impérativement que ces facteurs soient soutenus par un quatrième, celui de l'économie de la connaissance. En faisant de la capitalisation de la connaissance, la quatrième roue du train de l'émergence, l'on évitera les pièges de la nasse du mimétisme développemental. Construire cette économie, c'est cultiver une philosophie éducative d'invention et d'innovation destructrice-créatrice à partir de soi régie par trois principes catégoriques qui sont : apprendre à voir, apprendre à écouter et apprendre à parler et à écrire.

Mots-clés : Économie de la connaissance, Émergence, Innovation, Invention, Pauvreté, Technologie.

Abstract :

Africa's development policy is based on three factors: technological development, demographic and economic strength. The overlapping paradox of these factors is that they will certainly bring about development in Africa, but Africans will not develop themselves. Therefore, these three factors have to be sustained by a fourth factor which is the knowledge of economy so that the emergence of Africa should not simply be a transplantation of development. By focusing on the fourth factor, the knowledge of economy, as the wheel of the emergence train, we will avoid the mass mimicry developmental trap. To build that economy is to cultivate an educational philosophy of invention and of destructive-creative innovation from self governed by three categorical principles: learning to see, learning to listen and learning to speak and to write.

Keywords: Economy of knowledge, Emergence, Innovation, Invention, Poverty, Technology.

Introduction

Depuis l'entame de ce troisième millénaire, les États africains, se trouvant encore à la croisée des chemins du développement, ne cessent de se fixer un horizon futuriste pour émerger. Mais de quoi veulent-ils émerger ? Qu'est-ce qui les submerge tant pour qu'ils décident de se libérer de l'asphyxie qui les empêche de s'oxygéner ? Lorsque nous observons les efforts sociopolitiques, économiques, financiers et industriels qui sont faits, il est certain qu'ils veulent sortir de l'état de pays très pauvres et très endettés. Autrement dit, ils veulent se libérer de l'asphyxie de la misère sociale, de l'insuffisance démocratique, de la faiblesse économique et de l'endettement financier qui les immergent dans la pauvreté, dans la dépendance extérieure des bailleurs de fonds financiers, des conglomérats industriels et commerciaux.

Submergée par la pauvreté et l'endettement, la volonté africaine d'émerger est, à l'image de la lutte de libération du joug de l'impérialisme colonial occidental, une lutte contre la pauvreté, une bataille contre l'asservissement financier et économique. Elle est, en-soi, une quête de liberté, une culture de dignité, d'honneur et de reconnaissance de l'Africain. Tels sont les objectifs de l'émergence que l'on recherche. En contemplant ces objectifs, il se pose aussitôt la question de savoir si les efforts consentis, à eux seuls, peuvent permettre à l'Afrique de se libérer de l'asservissement de la pauvreté et de l'humiliation de l'endettement. Au demeurant, l'Afrique ne doit-elle pas envisager un modèle alternatif de développement en faisant de l'économie de la connaissance capitalisée à partir de son patrimoine culturel, l'impérative condition de son émergence ? En construisant sa propre banque de savoir qui financera les investissements développementaux, ne va-t-elle pas se libérer des nasses de la pauvreté et de l'endettement générées par les efforts consentis actuellement qui, certes apporteront le développement en Afrique, mais sans que l'Africain ne se développe ? Ce sont ces questionnements, expression de la préoccupation fondatrice de cette contribution, que nous éluciderons à la lumière du nietzschéisme en utilisant l'analytique et la sociocritique comme moyens méthodologiques. Mais, avant de penser la culture d'une économie de la connaissance comme la fondation sur laquelle l'Afrique doit construire son développement (2), nous allons d'abord faire l'endoscopie de

l'émergence vue comme une lutte contre la pauvreté afin de découvrir les maux cancérogènes dont elle souffre (1).

1. L'ÉMERGENCE : UNE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

À la fin du dernier siècle (2000) les Nations Unies, accompagnées des grands établissements financiers, ont adopté une stratégie de lutte contre la pauvreté. L'un des principaux axes de cette stratégie était de réduire de moitié, la tranche des populations vivant avec moins de 1,25 dollars par jour sur une période d'un quart de siècle. Cet Objectif du millénaire pour le développement (OMD) définit donc le pauvre comme une personne, qui démunie financièrement, ne jouissant pas d'avoir, est automatiquement exclue des jouissances de la modernité. Et pourtant, ce qui constitue la quintessence de l'homme, ce n'est pas son avoir, mais son être dont l'expression est la connaissance. C'est par sa capacité de connaissance, de créativité que l'homme se détermine. Alors, l'on doit faire de la lutte africaine contre la pauvreté non pas une lutte contre le manque de l'acquis, mais contre le manque de connaissances. C'est du savoir qu'émane l'avoir. C'est ce qu'enseigne Nietzsche qui, dans ses errances, n'a cessé de construire une économie de la connaissance capitalisée dans les ouvrages qu'il a légués à la postérité malgré les six francs de pension qu'il avait comme moyen de subsistance.

1.1. La pauvreté : un manque ou une rareté

En contemplant le philosophe de Nietzsche dont sa biographie est la parfaite expression pratique, nous ne pouvons pas nous empêcher de nous poser la question définitionnelle de la pauvreté. Selon son signifié lexical, la pauvreté est le terme utilisé pour désigner la situation d'une personne dépourvue de moyens financiers devant lui permettre de vivre décemment. En faisant du manque financier et matériel les conditions définitionnelles du pauvre, cette acception fait du misérable ou de l'indigent, un pauvre. Cependant, contrairement à cette acception, une autre acception fait de la pauvreté un manque de valeur, de qualité, de compétence morale et intellectuelle. Selon cette seconde acception, la pauvreté est synonyme de médiocrité, d'infécondité intellectuelle, d'incapacité d'invention créative et d'imagination innovatrice. Comme on peut le constater à partir de cette double acception, le pauvre n'est pas seulement celui qui est démunie financièrement, mais est aussi pauvre, celui qui est incapable de se

construire une substantialité intellectuelle. La pauvreté peut donc être pensée comme un manque et non comme une rareté. Mais ce manque n'est pas uniquement économique-financier. Il est aussi intellectuel, culturel. Il peut signifier une pénurie de gain, une lacune intellectuelle, une médiocrité culturelle.

Alors en qualifiant de pauvre celui qui vit avec moins d'un dollar et demi par jour, cette attribution est non seulement arbitraire, mais lacuneuse et erronée. Malheureusement, c'est avec cette fausse aune de mesure que les populations sont évaluées pour être qualifiées de pauvres ou de riches. Or, l'on peut manquer de gain matériel, financier et être richement doté de caractères précieux, de sagesse peu commune, de savoir dont le rarissime fait de nous une personne exceptionnelle. On peut donc manquer de gain sans pour autant être un pauvre. Dans le philosophe de Nietzsche, le vrai pauvre est le prolétaire d'esprit, le philistin de la culture dont la véritable tâche est, écrit F. Nietzsche (2000, p. 213) « de créer des hommes aussi courants que possible, un peu comme on parle d'une monnaie courante ».

Depuis la prise du pouvoir politique par les finances et les marchés annoncée par Adam Smith au dix-huitième siècle à travers sa philosophie socio-politico économique du libéralisme, la valeur de l'homme est déterminée par son acquis financier, son pouvoir d'achat et non pas par sa valeur intellectuelle et culturelle. Cette domination de la finance entretenue par la philosophie néolibérale exécutée par les conglomerats bancaires installés à la *City* de Londres, est une véritable persécution des salariés, des populations. Cette philosophie du néolibéralisme, en tant qu'une économétrie, ne fait pas de la culture une préoccupation. Au contraire, elle prend la forme d'un nihilisme culturel en prescrivant les principes de ses propres valeurs.

« Qu'est-ce en somme qu'une science qui n'a pas de temps pour la culture ? Répondez au moins à cette question : d'où vient, où va, à quoi sert toute science, si elle ne conduit pas à la culture ? Serait-ce à la barbarie ? » (F. Nietzsche 2000, p.466). Avec leurs agences de notations comme la *Moody's*, le *Standard et Poor's*, ces nouveaux monstres froids attribuent comme notes d'évaluation (AAA) aux États selon des critères qu'ils sont les seuls à déterminer. Ces notes sont comme des épées de Damoclès. Elles mettent aux pas cadencés les États et particulièrement ceux qui sont très pauvres et très endettés comme les États africains caractérisés par une démoynisation de leurs

populations dont le massif chômage de la jeunesse en est une manifestation. Le nom de l'une de ces épées est le Fonds Fiduciaire pour la Réduction de la Pauvreté du Fond Monétaire International (FMI). Il a pour objectif la croissance économique génératrice du pouvoir d'achat des populations et par conséquent du développement économique.

Pour bénéficier du soutien de ce Fonds, les États africains, engloutis par la pauvreté et asphyxiés par l'endettement, conçoivent selon le vouloir du Fond Monétaire International, des plans de réduction de la pauvreté. C'est dans l'exécution de ces plans qui ne tiennent pas compte ni des réalités sociopolitiques nationales ni du devenir culturels des populations, que l'on place la sortie de la situation de pays très pauvre et très endetté (PPTE). Ce gouvernementalisme des conglomerats financiers et commerciaux est la forme moderne de la colonisation qui fait vivre l'Afrique sous perfusion économique et financière. Si les anciens colons sont parvenus avec leurs discours religieux, moraux et politico intellectuels à faire croire aux Africains qu'ils n'avaient aucune culture encore moins une civilisation et qu'ils étaient des peuples barbares, ceux d'aujourd'hui sont également parvenus à leur faire croire qu'ils sont pauvres et sans importance. Dans cette philosophie, ne pas être important, cela veut dire que l'on n'a aucune valeur non pas intellectuelle ou culturelle, mais matérielle et financière.

Être sans importance, c'est être démuné financièrement et par conséquent, c'est ne jamais connaître la jouissance que procure l'avoir. Différente du Bonheur suprême que génère la sagesse philosophique, la quête de cette jouissance est devenue l'objectif primordial de toutes nos investigations. Alors, pour que nous soyons heureux, nous devons rechercher non pas la connaissance, mais l'avoir en nous conformant à l'ordonnement des gendarmes de la finance internationale. Or, cette mise aux pas des agences de notations qui sont de véritables « prolétaires de l'esprit et (de) la culture philistine » (F. Nietzsche 2000, p. 467) se fait au détriment de la politique publique des États. Ce développement de l'Afrique financiarisé par des prédateurs est, nous dit J. Adda (2006, p. 128) « la forme la plus traditionnelle de pénétration des capitaux étrangers dans les régions en développement, mais aussi la plus périlleuse ». C'est ce péril vers lequel l'Afrique court avec son processus d'émergence dont les principes fonctionnels sont prescrits à partir de la logique du dirigisme de la finance et du marché que l'on qualifie de développement. Ce qui rend périlleux ce développement par

procuration, c'est que paradoxalement l'Africain ne se développera pas. C'est une infime partie de la population qui récoltera certainement les fruits de ce développement.

Quant à la grande partie, celle des gens du peu, le quart état, à la fois non éduquée et/ou mal éduquée, elle restera prisonnière des pièges de la nasse de ce développement gouvernementaliste. Ce développement sous tutorat mène à l'abêtissement matériel, à l'abrutissement culturel qui, prévient F. Nietzsche, (2000, p. 213) haït « toute culture qui rend solitaire, qui propose des fins au-delà de l'argent et du gain ». Dans ce barbarisme moderne, les gens de peu sont exclus de l'éducation noble. Ce que Nietzsche appelle une éducation noble. Elle consiste à apprendre à « danser avec les pieds, avec des concepts, avec des mots ; faut-il que j'ajoute que l'on doit aussi savoir le faire avec la plume,- que l'on doit apprendre à écrire ? » (F. Nietzsche 2013, p. 173). Il va donc sans dire que si l'Afrique épouse le développement financiarisé, alors elle se sacrifierait certainement sur l'autel de la croissance asservissante. Et le service exécuteur de ce rituel sacrificiel sera ses systèmes d'éducation.

1.2. De la mal éducation à la persécution culturelle

Si la question de l'émergence se pose encore avec acuité en ce début du vingt et unième siècle à l'Afrique, c'est parce que, depuis sa libération des griffes colonisatrices de l'Occident, elle est restée prisonnière du sous-développement, du mal développement, de la mal gouvernance et d'une démocratie restée indigeste. Pour se libérer de ce piège, les pouvoirs étatiques d'hier comme ceux d'aujourd'hui, pensent faire de la croissance économique et du développement scientifique, technique, technologique et communicationnel, la clé de voûte de cette libération. Mais, ce qui est sidérant, sinon effroyable dans cette politique développementale, c'est la mésestime dont souffre l'éducation. Pour atteindre le développement, les systèmes éducatifs sont devenus des entreprises de « dressage brutal visant à rendre, avec la perte de temps la plus restreinte possible, une masse de jeunes gens utilisables, exploitables pour le service de l'État » (F. Nietzsche 2011, p. 170). L'objectif de cette politique éducationnelle se justifie par la volonté de former une main-d'œuvre hautement qualifiée qu'exigent les nouvelles infrastructures dont le fonctionnement ne peut être maîtrisé par des ouvriers illettrés qui n'ont de compétences que leurs forces musculaires et l'obéissance aveugle que stimule la

peur de perdre le statut d'ouvrier moralement plus réconfortant et acceptable que l'ancien statut de paysans agriculteurs abandonnés.

Cependant, en dressant ainsi la jeunesse afin qu'elle soit utilisable et exploitable par l'État et les établissements de produits manufacturés, certes l'on améliore la qualité et la quantité des productions, mais avec cet objectif, l'Afrique, grande productrice de matières premières, court le risque de sombrer dans un abîme culturel, en devenant un simple marché de consommation des biens et services cultivés par d'autres cultures différentes des siennes. Cet abîme est ce que F. Nietzsche (2000, p. 226) appelle le « tragélaphos culturel » dont les conséquences sont l'immersion sociopolitique, économique et culturelle de l'Afrique. L'union de l'intelligence et de la propriété que la philosophie de l'émergence pose et impose comme un impératif catégorique, est érigé en morale du développement « pour que l'on puisse rapidement devenir un être qui gagne de l'argent, mais aussi une culture assez profonde pour que l'on puisse devenir un être qui gagne beaucoup d'argent » (F. Nietzsche 2000, p. 213).

Mais qu'est-ce que l'argent ? À quoi sert-il pour que sa quête devienne une persécution des cultures africaines ? Selon G. Soros (1998, p.164), « l'argent est un moyen en vue d'une fin, et non une fin en soi. Il représente un moyen d'échange, non une valeur intrinsèque. Cela veut dire que la valeur de l'argent dépend de celle des biens et services contre lesquels il peut être échangé ». De cette acception conceptuelle, G. Soros (1998, p. 164) détermine trois fonctions à l'argent. D'abord, « il sert d'unité de compte », ensuite « de moyen d'échange » et enfin « de réserve de valeur ». Ces trois attributs font de l'argent une sorte de volonté qui veut la puissance, une volonté qui assouvit sa soif de domination à partir de sa capacité à s'offrir comme une dette à celui qui en fait la demande. C'est pour quoi, D. Graeber (2013, p. 11) pense la dette des consommateurs comme « le sang qui irrigue notre économie ». Ce qui va sans dire que l'argent, en tant que moyen d'échange, une unité de compte et un moyen de stocker de la valeur, est une puissance dont l'acquisition est certes importante, mais si cette quête se fait en marge de la conceptualisation d'œuvres culturelles, alors écrit F. Nietzsche, (2013, p. 168) « notre culture ne (souffrira) de rien *d'avantage* que de la surabondance d'oisifs présomptueux et de fragments d'humanité ; nos universités (deviennent) à leur corps défendant, les véritables serres propices à cette espèce d'atrophie instinctive de

l'esprit ». Aucun peuple encore moins un État, ne devient puissant sans une culture forte construite par des esprits forts.

Ce n'est donc pas la puissance économique, ni la puissance militaire, démographique ou politique d'un peuple qui constitue sa force, mais sa puissance culturelle. La primordialité de la culture dans le processus développemental d'un peuple est ce que le philosophe errant enseigne lorsqu'il (2013, p. 169) nous informe qu'au « moment même où l'Allemagne émerge comme une grande puissance, la France acquiert en tant que puissance culturelle une importante renouvelée ». Cet enseignement est une invite qui convoque l'Afrique à faire du dynamisme culturel la force motrice de son émergence. Pour cultiver ce dynamisme, il nous faut un système d'éducation où, dit F. Nietzsche (2013, pp.171-172), « on doit apprendre à voir, doit apprendre à penser, on doit apprendre à parler et à écrire : le but en ces trois choses est une culture noble ». Cette éducation, pour être efficace, doit s'enraciner dans le patrimoine africain, afin d'éviter le déracinement culturel qui engendre la dépendance. Pour cela, nous devons éduquer la jeunesse dans des écoles africaines et non dans des écoles en Afrique qui, aujourd'hui, sont devenues des infrastructures de production de chômeurs. Si l'éducation actuelle africaine est devenue borgne et bancale, écrit J. Ki-Zerbo (1990, 82), « c'est parce qu'elle n'a pas encore pris en compte une portion de la réalité africaine. Elle ne fait que broyer les matériaux humains afin d'obtenir quelques pépites d'or et quelques diamants adaptés aux systèmes locaux et mondiaux en vigueur ». C'est la raison pour laquelle, reconnaît J. Ki-Zerbo (1992, p. 2), que :

Notre sous-développement unijambiste d'aujourd'hui provient de ce qu'on a fait des pays africains une table rase, un Sahara culturel, une page blanche prête pour toutes les copies. L'Afrique n'est pas en panne puisque dénuée des moteurs dont on s'est gardé de la doter (réforme du monde rurale, industrialisation, science et technique, éducation et culture appropriées). Elle a été structurellement bloquée dans le parking du monde dit moderne. L'Afrique n'est pas en panne : elle est garée et garrottée !

Cet enseignement de Ki-Zerbo est comme nos trois doigts qui se retournent contre nous pour nous rappeler notre part de responsabilité dans la crise développementale de l'Afrique. Non seulement nous devons reconnaître cette responsabilité, mais aussi l'assumer sans sombrer dans la victimisation. Mais, vu les contenus pédagogiques de nos établissements d'enseignement, il nous semble que nous n'avons pas encore compris l'enseignement de Ki-Zerbo, ou bien nous l'avons compris, mais seulement nous

pensons que l'école endogène dont il nous parle n'est pas le chemin que nous devons emprunter pour la simple raison que cette école endogène ne permet pas de former ceux que Nietzsche appelle les hommes courants, un peu comme on parle d'une monnaie courante. Ces hommes qui courent à l'image de la monnaie courante sont ces personnes formées pour gagner beaucoup d'argent. Pourtant, cette éducation endogène n'est pas un recours et/ou un retour systématique à la tradition. Elle est une éducation qui cultive des hommes capables de créer des œuvres culturelles humanitaires à partir des savoirs philosophiques, artistiques et culturels traditionnels. Ces œuvres conçues selon les besoins réels de l'Africain, seront certainement les témoins qui le défendront devant le tribunal universel de l'histoire. C'est ainsi que nous construirons le développement de l'Afrique à partir du tréfonds des masses populaires africaines et non le développement en Afrique dont les architectes sont ceux que nous nourrissons avec les lettres, arts et sciences mercantiles occidentaux. C'est au prix de cet effort que nous cesserons d'être des mendiants confinés dans un coin de la natte des autres, d'où nous ne connaissons ni paix ni liberté ni épanouissement encore moins le bonheur.

Pour que nous connaissions la paix, la liberté, l'épanouissement, nous devons avoir notre propre natte. Pour avoir sa propre natte, il faut impérativement la tisser avec les moyens d'une éducation enracinée dans notre patrimoine culturel. En mettant l'école au service de la société civile africaine et non pas à pousser tous les Africains entre les quatre murs de l'école actuelle, nous cultiverons les vrais acteurs du développement authentique et souverain de l'Afrique. Les moyens efficaces de ce développement doivent être une éducation endogène dont le but n'est pas de déterrer le trésor enfoui dans le temps, mais de faire un mixage « dans la verticalité du temps, entre l'ancien et le neuf, et dans l'horizontalité de l'espace poreux à tous les souffles du monde » (J. Ki-Zerbo, 1992, p.2). Traîner le passé devant le tribunal du présent pour le juger, c'est se procurer une culture authentique et souveraine. Éduquer à cette culture, c'est tisser sa propre natte avec une économie de la connaissance conçue à partir des patrimoines culturels africains et universels.

2. LA CULTURE D'UNE ÉCONOMIE DE LA CONNAISSANCE COMME FONDEMENT D'UNE ÉMERGENCE AUTHENTIQUE

Dans le processus de développement de tous les peuples, la quête de la connaissance s'avère la tâche la plus cruciale. Toutes les sociétés ont toujours fait de la connaissance philosophique, scientifique, littéraire, artistique et technologique le socle sur lequel elles se sont bâties. Ce qui montre l'importance de l'éducation. En tant que moyen de construction d'un capital de connaissances, elle est une tâche fondamentale dans tout processus de développement. Pour que l'Afrique qui est en voie d'auto construction atteigne son objectif, il faudra qu'elle se construise une économie de connaissance à partir des patrimoines culturels. C'est cette économie qu'utilisera sa jeunesse pour cultiver ses capacités d'invention et d'innovation. Avec une élite de jeunesse à l'avant-garde de son processus d'émergence, certainement l'Afrique évitera le développement dirigiste, l'émergence planiste et l'épanouissement gouvernementaliste.

2.1. La culture de l'invention

La praxis de la politique d'industrialisation est généralement de deux ordres. D'abord celui de la transplantation par transfert des appareillages technologiques sans que l'on ne s'approprie des savoirs qui génèrent ces instruments. En plus de cette voie, il y a le chemin des inventions technologiques. Lorsqu'on observe les efforts économiques et financiers consentis en Afrique, on constate que la voie choisie par les gouvernants africains est celle de la transplantation des appareillages technologiques au détriment de la culture des inventions. Qu'est-ce donc la technologie ? Selon la définition lexicale que lui donne Alain, la technologie est la pensée des mains et de l'outil. Elle est la science qui étudie et fait générer la technique. De cette définition, l'on peut distinguer trois types de techniques. La technique industrielle ; la technique humaine qui concerne l'ensemble des sciences humaines ; et la technique des beaux-arts et de la littérature. De ces trois types de techniques, celui que nous allons questionner dans notre investigation est la technique industrielle. Comme le dit M. Heidegger (1998, p. 9), questionner une chose ou une personne, « c'est travailler à un chemin, le construire », c'est suivre la voie que se construit la pensée pour enclencher le processus de dévoilement de l'essence du sujet questionné.

Questionner donc la technique, c'est savoir ce qu'elle est dans sa phénoménalité. Tout en continuant à prendre Heidegger comme un témoin, nous pensons que la technique, en tant qu'un moyen qui permet d'atteindre une fin, un objectif, un but, impose au sujet technicien certains savoir-faire devant lui permettre d'atteindre son objectif. Dans le cadre de notre esquisse définitionnelle de ce concept, nous définissons avec Heidegger la technique comme un ensemble de dispositifs qui consiste à d'abord poser des fins, et ensuite à constituer et à utiliser des moyens, afin de réaliser la finalité recherchée. En somme, « la fabrication et l'utilisation d'outils, d'instruments et de machines font partie de ce qu'est la technique » (M. Heidegger 1998, p. 10). Si la technique se définit ainsi, alors elle nécessite un capital de connaissances théoriques et pratiques comme socle. De cette définition, ce qui retient notre attention, ce sont les concepts de fabrication, d'utilisation et d'outil. C'est à partir de ces concepts que nous comprendrons la problématique de la politique d'émergence de l'Afrique à partir de son développement industriel.

Fabriquer en effet, c'est produire, transformer mécaniquement une matière première, brute, informe sans grande valeur sociale, politique, économique et financière en un produit fini, polis pour être échangé selon une valeur monétaire avant d'être utilisé. Pour produire ou transformer, il faut impérativement des moyens instrumentaux qui sont également des œuvres de la technique. Le moyen étant « ce par quoi quelque chose est opéré et aussi obtenu » (M. Heidegger 1998, p. 10), est l'instrument technicien de production. Il est un produit producteur de produits. Produire (*her-vorbringen*), dit M. Heidegger 1998, p. 17), c'est faire-venir, c'est faire « passer de l'état de caché à l'état non caché » à travers un processus qu'il appelle le dévoilement. Ce qui est ici dévoilé, c'est l'être de la chose, son essence, sa vérité (*Wahrheit*) que l'homme utilise pour ses besoins existentielles. Qu'est-ce que l'Afrique, dans son processus de développement industriel, produit-elle? Ne se contenterait-elle pas d'utiliser ce qui est déjà produit ?

Dans sa politique d'industrialisation, l'Afrique se contente d'utiliser les produits fabriqués par la technologie occidentale. Elle déplace les instruments techniques générés par d'autres capitaux de connaissance. En transportant la technologie occidentale pour l'implanter sous les tropiques africains, il est certain que ce déplacement ne se fait pas avec la connaissance génératrice de ce savoir-faire technique.

Se contenter de ce simple déplacement, c'est transformer l'Afrique en une sorte de gigantesque fabrique de produits qui va enrôler l'âme de l'Africain dans une autre culture autre que la sienne. C'est ce que J.-M. Ela (1989, p. 97) appelle « renoncer à sa culture nationale pour essayer d'adopter celle d'autrui et appeler cela une simple fixation des relations internationales, c'est se condamner au suicide ». Ce n'est donc pas cette politique de transplantation qui fera émerger l'Afrique de la pauvreté et de l'endettement. Elle est une politique de continuité de l'asservissement politique économique et culturel de l'Afrique. Alors, pour que l'émergence africaine ne compromette le devenir culturel de l'Afrique, elle doit commencer à construire une économie de connaissance à partir de ses Us et Coutumes que l'on défrichera afin d'inventer ses propres outils de transformation.

Inventer, c'est trouver quelque chose de nouveau. C'est concevoir grâce au travail de l'imagination quelque chose qui n'existait pas. Cette définition, intrigante soit-elle, invite à une sorte de retraite, une fuite dans l'obscurité de l'inconnu pour y discerner grâce à un procédé intellectuel de vérification, quelque chose de nouveau qui peut être bon ou mauvais. À cet effet, l'imagination de l'artiste, pense F. Nietzsche (2015, p.152) :

Produit constamment du bon, du médiocre et du mauvais, mais son jugement, extrêmement aiguë, exercé, rejette, choisit, combine, (...) tous les grands hommes sont de grands travailleurs, infatigables non seulement à inventer, mais encore à rejeter, passer au crible, modifier, arranger.

Ce qui est fondamental dans ce propos de Nietzsche, c'est l'important rôle des verbes rejeter, choisir et combiner par le jugement extrêmement exercé de l'esprit imaginatif. Si l'imagination est un procès de jugement, cela voudrait dire qu'il existe des accusés convoqués devant ce tribunal. Ces accusés sont les éléments de la culture. Ils sont convoqués pour être trillés. Dans ce tri, les plus nécessaires sont retenus, les moins nécessaires sont modifiés et les non nécessaires sont rejetés. C'est ce processus de choix, de modification et de rejet de la richesse culturelle qui permet de construire une économie de la connaissance. C'est ainsi que, de génération à génération, nous poserons les fondements du développement économique, politique, social et culturel de l'Afrique. Pour rattraper la culture de son père, écrit F. Nietzsche (2015, p. 226) :

Le fils doit dépenser presque toute l'énergie héritée que le père possédait lui-même à l'époque de sa vie où il engendra son fils ; le petit excédent lui permet d'aller plus loin

(car la route étant faite pour la seconde fois, on avance un peu plus vite, pour apprendre la même chose que savait le père, le fils ne dépense pas tout à fait autant de force).

L'imagination est donc le dynamomètre de l'invention. En nous conduisant dans le passé, elle nous permet de bien aborder le présent capable d'engendrer des découvertes, des inventions et développement technologiques devant assurer l'épanouissement et l'émancipation des peuples dans un futur libéré d'incertitude inquiétante. Cependant, de même l'Afrique doit utiliser sa culture comme un champ d'investigation de la faculté d'invention, même ce champ peut servir de théâtre d'expression de l'esprit d'innovation, la seconde voie de quête d'une économie de la connaissance devant servir de socle à la politique d'émergence de l'Afrique.

2.2. De l'innovation destruction-création à la valorisation du patrimoine culturel

En observant le processus actuel de développement de l'Afrique, l'on est pris d'effroi par le fait que ce développement est un maladroit mimétisme du modèle occidental qui enrôlera l'âme de l'Africain dans un avenir pittoresque et falsificateur de l'identité culturelle africaine. Ce mimétisme développemental est devenu un impératif catégorique. L'Afrique entame son développement en recopiant dans toute sa simplicité le modèle de développement de l'autre comme s'il n'avait pas d'autres choix. Et pourtant, aucun peuple n'est obligé d'imiter l'autre dans son développement. Il peut, certes s'en servir, mais ne pas se contenter de le mimer car, la mimésis en tant qu'un processus de copiage, est la reproduction d'une pâle copie de la réalité. Elle éloigne de la vérité. C'est cette production faux que Platon dénonce (1966, X/597d-598c) lorsqu'il dit qu'imiter, c'est :

Représenter ce qui est tel qu'il est, ou ce qui paraît, tel qu'il paraît ; [...]. L'imitation est donc loin du vrai, et si elle façonne tous les objets, c'est, semble-t-il, parce qu'elle ne touche qu'à une petite partie de chacun, laquelle n'est d'ailleurs qu'une ombre.

Alors le développement, étant une gigantesque entreprise de construction de la société à l'image d'une œuvre d'art, on ne peut faire du mimétisme, la méthodologie de construction de cette œuvre sociétale. Il faut que l'Africain se verse, comme le dit Platon (X/598c-599c) :

Dans la connaissance des choses qu'il imite, [...], qu'il s'appliquerait beaucoup plus à créer qu'à imiter, qu'il tâcherait de laisser après lui un grand nombre de beaux ouvrages, comme autant de monuments, et qu'il teindrait bien plus à être loué qu'à louer les autres.

Comment éduquer l'Africain à se verser dans la connaissance comme nous l'enseigne Platon afin qu'il devienne architecte d'ouvrages monumentaux qui loueront dans le présent comme dans la postérité son honneur ? Éclaircir ce questionnement, c'est poser la question de l'innovation comme l'objet d'une éducation de capitalisation de la connaissance.

L'innovation, de par sa définition, consiste non seulement à créer quelque chose de nouveau, mais aussi avoir une nouvelle manière d'agir, de se comporter, de penser et d'être. Pour s'investir dans la quête de la connaissance, F. Nietzsche (2013, p. 171) nous enseigne dans son ouvrage qui annonce le crépuscule des idoles, trois principes impératifs à cette investigation. Le premier principe, en tant que principe fondateur de l'entreprise de construction d'une aristocratie d'esprit, consiste d'abord à apprendre à voir. Cet apprentissage à voir est la première préparation à la vie de l'esprit. Il consiste, écrit F. Nietzsche (2013, p. 172), à « habituer l'œil au calme, à la patience, au laisser-venir-à-soi. (C'est laisser) tout d'abord s'approcher l'inconnu, le nouveau de toute sorte en observant un calme hostile. (C'est retirer) la main à son approche. (C'est) laisser toutes ses portes grandes ouvertes ».

Dans cet exercice, l'on cherche à déceler, à saisir, à comprendre ce qui, dans sa phénoménalité, est encore couvert par le voile de l'inconnu. Voir, c'est donc dévoiler ce qui se cache dans les méandres de l'inconnu de l'environnement culturel et naturel non pas comme le pense M. Heidegger (1996, p. 20) parlant du processus technique du dévoilement qu'il qualifie de *pro-vocation (Herausfordern)* « par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite (*herausgefordert*) et accumulée ». Ce dévoilement étant un laisser-venir-à-soi de l'inconnu, loin d'être un viol ou une provocation, consiste à écouter ce que F. Nietzsche appelle (2000, p. 207) « la respiration régulière de la nature » et de la culture. Il ne suffit donc pas d'avoir des yeux pour voir, mais il faut savoir tendre l'ouïe des yeux pour écouter. Pour Nietzsche, même les yeux ont des oreilles, celles-ci ont des yeux. C'est pourquoi, il pense le voir et l'écouter comme les actes fondateurs de toute entreprise de construction d'une aristocratie de l'esprit.

Savoir voir et savoir écouter, c'est ouvrir les autres portes du corps que Nietzsche qualifie de grande raison. Ces portes que font ouvrir le savoir voir et le savoir écouter

sont le toucher, l'olfactif et le goûter. La grande raison au service duquel se trouve la petite et prétentieuse raison est la seule faculté capable de chercher à connaître « avec les yeux du sens ; avec les oreilles de l'esprit il épie également » (F. Nietzsche 1978, p. 45). Ce puissant maître, montreur des roules de la connaissance crée pour lui-même estime et mésestime, plaisir et souffrance. Il crée, dit F. Nietzsche (1978, p. 46), « l'esprit comme une main de son vouloir ». L'esprit, autrement appelé la raison, est donc l'expression manifeste de la volonté du corps. Son action est celle qu'ordonnance le corps. Son vouloir est celui du corps. Ses besoins et passions sont ce que le corps ordonnance. Ce qui revient à dire que tout ce que l'homme conçoit comme valeurs, tout ce qu'il crée comme œuvres, tout ce qu'il cultive comme connaissances, sont des œuvre du vouloir du corps. Alors, pour que l'on puisse bien innover, on doit savoir écouter le corps. La raison, en tant que faculté de réflexion, de discernement, de par elle-même, ne peut rien connaître par-delà le corps. L'être des choses étant inaccessible à la pensée, pour discerner, la raison doit se conformer à la volonté du corps. Apprendre donc à penser, second principe nietzschéen de la quête de la connaissance, c'est savoir faire passer au crible sélectif de la raison tout ce qui passe par les portes du corps.

Pour penser, écrit F. Nietzsche (2013, pp.173), « il faut une technique, un programme, une volonté de maîtrise,- que la pensée s'apprend, comme la danse s'apprend, en tant que manière de danser ». Cette technique est la logique, la science qui étudie les principes du raisonnement des langues. L'apprentissage de cette technique est la tâche des établissements d'enseignement, mais aussi celle des familles et de toute la communauté à laquelle l'on appartient. Au dire de F. Nietzsche (2000, p. 220), toutes les compétences chargées d'éduquer la jeunesse doivent s'appliquer :

À ramener dans le droit chemin par autorité et avec une sévérité digne les jeunes gens dont la langue est devenue sauvage et de leur crier : Prenez votre langue au sérieux ! Celui qui n'en vient pas ici au sentiment d'un devoir sacré, celui-là n'a pas non plus en lui le noyau qui convient pour une culture supérieure.

Recourir à sa langue maternelle comme l'instrument primordial d'enseignement et de réflexion, c'est constituer un capital humain hautement qualifié capable de répondre à la demande domestique et d'ouvrir les esprits grâce à sa capacité communicationnelle. Savoir communiquer, suppose que l'on sache parler et écrire dans ses propres langues selon la logique du raisonnement de la pensée.

Parler et écrire sont les moyens fondamentaux de la distribution de la connaissance acquise. C'est pourquoi, Nietzsche fait de ces instruments langagiers le troisième principe de construction du capital de savoir. Par ces voies, le savoir s'étend avec le calme d'un lac dans la psychologie sociale pour la nourrir, l'entretenir afin de cultiver des hommes capables de créer de nouvelles valeurs, de nouvelles œuvres, de nouveaux services et biens de consommation. Si apprendre à écrire et parler nous permettent de véhiculer ce qui a été fécondé dans l'apprentissage du savoir voir et écouter de la mélodie dialectique des phénomènes naturels et celle de la vie socioculturelle, il est alors impératif pour nous d'utiliser les langues endogènes comme instruments de cet apprentissage.

Éduquer ainsi la jeunesse africaine, c'est la préparer à se conduire elle-même avec intelligence afin non seulement de bénéficier des avantages de la vie autant que possible, de se libérer de la dictature de la pauvreté et celle de l'illettrisme, mais aussi de cultiver la dignité sociale, d'entretenir la stabilité politique. C'est certainement pour cette raison que M. Savadogo (2008, p. 47) nous invite à ne pas traiter nos langues locales comme de simples appareils

Que des hommes se forment pour approcher une réalité qui lui est extérieure ; il détermine la vision qu'une communauté humaine a du monde dans son ensemble, aussi bien sa perception des phénomènes humains que celle des phénomènes naturels. En d'autres termes plus précis, le langage est le véhicule d'une vision du monde.

Faire du savoir voir, savoir écouter, savoir écrire et parler dans les langues locales le substrat de l'éducation de la jeunesse, c'est constituer un capital humain hautement talentueux qui se caractérisera non pas par son acquis financier, mais par sa capacité d'innovation créative et d'entrepreneuriat, par sa compétence à être des êtres supérieurs qui constituent un corps d'élite, de force, de vitalité, de puissance qui agit, dit M. Onfray (2012, p. 85), « dans plusieurs directions, requis par l'expansion du azimuts de la vie qui le déborde : (qui) se repose dans la diversification de ses secteurs activité ». C'est la fécondité intellectuelle, de l'émotion et de la volonté de ce corps d'élite qui fera émerger l'Afrique. Ni la politique de la transplantation technologique et encore pire celle de la grande démographie ne peuvent durablement supporter le poids du développement. Un pays qui se développe mais dont plus de la moitié de la population est analphabète et/ou mal éduquée, reste un pays mal développé ouvert à toutes sortes d'insécurité et surtout celle de la dictature des illettrés qui, généralement, préfèrent

l'infécondité intellectuelle à la fécondité des intellectuels vue et pensée comme un obstacle à la prospérité émancipatrice de la population.

Il est donc impératif pour l'Afrique de s'investir dans la constitution d'une économie de la connaissance en formant un capital humain qualifié chargé de transformer la société « sans violence, avec les armes de la science, de la conviction et du débat » (M. Onfray 2007, p. 156). Ce qui va sans dire qu'elle doit faire de la politique d'éducation de la jeunesse une tâche primordiale et urgente avant que le poids croissant de la galopante population ne la transforme en un gigantesque marché de vente de services et de biens de consommation. Certes la grande démographie, ressemblant à un gigantesque tube digestif, peut être un facteur accélérateur de développement, mais elle ne doit pas, à elle seule, être utilisée comme la force motrice qui fait avancer le processus d'émergence sans courir le risque de construire des géants à pattes d'argile qui s'affaissent dès qu'une tempête s'annonce à l'horizon. La puissance démographique est un facteur attractif des entreprises de reproduction d'œuvres et des compétences humaines déjà conçues et non un facteur de conditionnement d'une puissance de l'économie de la connaissance. Son principe logique reste le mimétisme que Platon qualifie d'éloge expressif et de célébration de la gloire de l'autre.

Conclusion

À l'entame de l'analyse de la question de l'émergence africaine à la lumière du philosophe de Nietzsche, notre objectif était de concevoir non pas une politique de développement technique ou la culture d'une puissance économique comme la principale force motrice du processus d'émergence de l'Afrique, mais une économie de la connaissance comme le socle sur lequel l'on doit construire l'Afrique. Pour constituer cette économie du savoir devant servir de sève nourricière d'un capital humain hautement qualifié, architecte de la construction de l'Afrique, le philosophe de Bâle nous a enseigné deux voies. Ce sont les voies de l'invention et de l'innovation créatrice de nouvelles œuvres et valeurs à partir de nos Us et Coutumes. Se créer de nouvelles valeurs, c'est se créer de nouvelles forces, c'est cultiver de nouvelles volontés de puissance nécessaires pour ouvrir de nouvelles pistes existentielles qui nous ferons sortir de la route du mimétisme développemental. En empruntant ces voies que nous indique Nietzsche, il est certain que l'Afrique tracera son propre chemin de développement.

Références bibliographiques

ADDA Jacques, 2006, *La mondialisation de l'économie Genèse et problèmes*, Paris, La Découverte.

ELA Jean-Marc, 2011, *Cheikh Anta Diop ou l'honneur de penser*, Paris, L'Harmattan.

GRAEBER David, 2013, *Dettes : 5000 ans d'histoire*, trad. François et Paul Chemla, Paris, Les Liens qui libèrent.

HABERMAS Jürgen, 1993, *La technique et la science comme « idéologie »*, trad. Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard.

HEIDEGGER Martin, 1996, *Essais et conférences*, trad. André Préau, Paris, Gallimard.

ONFRAY Michel, 2012, *La construction du surhomme*, Paris, Librairie Générale Française.

NIETZSCHE Friedrich, 2015, *Humain, trop humain*, trad. A.-M. Desrousseaux et H. Abert revue par Angèle Kremer-Marietti, Paris, Librairie Générale Française.

NIETZSCHE Friedrich, 2013, *Le cas Wagner suivi de Crépuscule des idoles*, trad. Éric Blondel et Patrick Wotling, Paris, Gallimard-Flammarion.

NIETZSCHE Friedrich, 2000, « Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement », première conférence, trad. Jean-Louis Backès, *Œuvres Complètes I*, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 2000, « Considérations inactuelles I, David Strauss, l'apôtre et l'écrivain, VIII », trad. Pierre Rusch, *Œuvres Complètes I*, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 1978, *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Maurice De Gandillac, Paris, Gallimard.

PLATON, 1990, *La République*, trad. Robert Bacou, Paris, Gallimard.

SAVADOGO Mahamadé, 2008, *Pour une éthique de l'engagement*, Namur, Presse Universitaire de Namur.

SOROS George, 1998, *La crise du capitalisme mondial*, trad. Hélène Prouteau, Jacques Guiod et Fortunato Israël, Paris, Plon.